

Loin de choisir un bon aliment, le cultivateur semble, au contraire, tenir à un aliment de qualité inférieure, et cela, le dirai-je, par calcul, parce que cet aliment coûte moins cher. Tant qu'à la préparation culinaire, elle est plus routinière qu'intelligente. Au point de vue physiologique, la cuisine est sans principe et sans méthode, comme la vie elle-même est sans guide et sans direction.

C'est par une regrettable et bien funeste illusion, que l'agriculteur, pouvant se donner une bonne nourriture, se décide de propos délibéré à ne vivre que d'une mauvaise alimentation. Il croit pouvoir, de cette façon, économiser ; mais c'est une fausse économie qu'il fait, économie qui peut le conduire à sa ruine physique. La grande préoccupation chez l'agriculteur, c'est de faire de l'argent, c'est de transformer ses produits en capital. Le seul, l'unique but de sa vie, c'est de dégrèver le plus tôt possible la terre qu'il possède pour en jouir librement, ou bien d'acquérir une terre qu'il ne possède pas encore, pour se créer un chez lui. Le pivot autour duquel tourne son existence, le point vers lequel convergent toutes les énergies de la famille, c'est de posséder, et pour posséder, faire de l'argent.

Pour qui connaît l'empire de cette préoccupation dans la classe agricole, il devient plus facile de s'expliquer l'exagération de cette fausse idée d'économie dans la vie domestique. La famille de l'agriculteur, toujours dominée par le désir d'assurer son avenir et son indépendance, convertit donc en argent tous les produits possibles de la ferme.

Ces produits sont toujours divisés en deux parts : la part de ceux qui sont vendables et la part de ceux qui ne le sont pas. Les premiers sont ceux qui passent sur nos marchés, et dont la vente rapporte à l'agriculteur ; les seconds sont ceux qui restent dans la ferme pour la consommation de ceux qui l'exploitent, c'est la part considérée par l'agriculteur comme du capital mort.

Vous voyez alors l'agriculteur, poussé par une ambition et une économie mal entendues, vendre son meilleur grain, voire même son blé, et acheter à bas prix pour la maison une farine ou des pois de qualité très inférieure ; vendre ses meilleurs animaux et ne garder pour la famille que le lard le moins profitable, peut-être celui qui a coûté le moins cher d'achat ou d'engrais ; trier ses patates pour vendre les bonnes et garder les mauvaises ; porter au marché son meilleur beurre fait du meilleur de son lait, et nourrir sa famille avec du beurre moins bon et du lait amoindri dans ses propriétés nutritives. Encore et enfin, le cultivateur achète et boit du thé, mais quel thé ! Un produit sans nom responsable et qui s'écoule toujours mieux à la campagne que dans les villes à cause même de son extrême bas prix. Et ainsi en est-il de toutes les denrées dont l'agriculteur a besoin, elles sont toujours de la qualité la plus inférieure parce qu'il ne veut payer que le plus bas prix possible.

L'agriculteur se prive donc jusque dans sa nourriture. Il ne comprend pas qu'en refusant ainsi au corps les éléments nécessaires à son développement et à sa vie, il épuise ses énergies physiques et diminue la production de son travail. La consommation habituelle d'un aliment insuffisant et malsain devient pour lui une source de dépérissement et d'impuissance.

Chose curieuse, l'agriculteur a un soin prodigieux de son cheval, le compagnon de ses travaux ; il le nourrit de son meilleur foin et de sa meilleure avoine ; mais de lui-même, l'agriculteur n'a nul souci, et pourtant, au point de vue purement animal, il y a bien une parité frappante entre l'homme et la bête